

Les Etats-Unis face à leur destin

Le 11 septembre

... **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Si on demandait à cinquante « spécialistes » d'expliquer comment les Etats-Unis, autrefois champions des droits humains, sont devenus un Etat qui ne les respecte plus, qui prétend redéfinir tous les accords et se placer au-dessus d'une morale universellement reconnue, on obtiendrait probablement une cinquantaine de réponses différentes. Jerry Ryan n'est pas un expert ; sa version est liée à son expérience.

Les Etats-Unis sont uniques par le fait qu'ils ont été fondés sur un idéal. Ce ne sont pas les ancêtres ni un héritage commun qui représentent la force unificatrice du pays, mais un idéal, ambigu peut-être mais réel, de liberté et de démocratie. Comme tous les idéaux, celui-ci ne fut jamais réalisé. Dès le début ont émergé des éléments de cynisme et d'hypocrisie, de faiblesse et de stupidité. Et pourtant a perduré la croyance naïve en une espèce de pureté qu'on ne trouverait pas ailleurs, que cette pureté est agréable à Dieu qui, à son tour, bénit les entreprises des Etats-Unis et fait d'eux une lumière pour le monde.

A côté de cette perspective très protestante, des catholiques interprètent encore l'unité dans la diversité - caractéristique de la société américaine - comme une image de l'unité de l'Eglise et une œuvre du Saint-Esprit. Les Américains sont parmi les peuples les plus « religieux » du monde occidental.

Mais le lundi 11 septembre 2001 a marqué un tournant. Des notes prises ce jour-là m'aident à revivre l'époque cruciale qui a suivi les attentats.

Il y a eu une première réaction d'incrédulité. La manière dont les médias ont présenté les événements fut admirable de modération et de sobriété, sans hystérie ou dramatisation. Les scènes d'hor-

reur présentées à la télévision étaient accompagnées de commentaires sereins et laconiques. Comme si on regardait un mauvais film. Tout paraissait surréaliste. Le soir du 11 septembre, la télévision a montré des images de Palestiniens fêtant les attentats. Cela a provoqué un raz-de-marée de colère et de haine contre les Arabes. Le World Trade Center et le Pentagone symbolisaient peut-être l'arrogance d'un impérialisme économique et militaire, mais les 3000 innocents qui périrent n'avaient eux rien de symbolique. La vue de gens se réjouissant face à cette souffrance n'était pas simplement dégoûtante, elle frisait le diabolique.

Espoir d'une conversion

Le jour suivant, le mardi, un désir sauvage de vengeance contre le monde musulman se manifesta. Les Américains d'ascendance arabe n'osaient plus sortir dans la rue ; des boutiques furent pillées et incendiées. Le gouvernement réagit immédiatement pour protéger la population arabe, condamnant la violence dont elle était l'objet. Cette prise de position très ferme freina la vague de haine anti-musulmane.

Au choc du début succéda un grand mouvement de solidarité. La nation prenait connaissance des nombreux gestes héroïques accomplis durant la catastrophe : les 300 pompiers qui ont péri dans les tours en flammes en tentant de sauver ceux qui pouvaient encore l'être, la centaine de policiers qui ont sacrifié leurs vies, les autorités civiles de New York qui ont gardé leur sang-froid, la discipline des habitants de la ville qui ont refusé de paniquer. Aucun cas de gens piétinant d'autres pour se sauver ne fut signalé ; par contre, d'innombrables personnes trouvèrent la mort en essayant de venir en aide à d'autres. Ce n'était pas le *Titanic*.

Quelqu'un fit remarquer que si l'attentat avait ébranlé la foi des croyants, les réactions des gens auraient dû ébranler bien plus encore ceux qui pensent que l'homme est un animal « darwinien », animé par le seul instinct de survie du plus fort. Ici, les plus forts se sont sacrifiés pour les plus faibles. On a assisté à de nombreux gestes de solidarité et de sympathie, à des offres d'aide venues de tous les coins du monde : Arafat qui donna son sang, le moment de silence observé à Téhéran, l'offre de Castro d'envoyer des médecins...

Le vendredi 15 septembre devint une journée nationale de prière. Les églises étaient combles. Un regain de patriotisme, des drapeaux partout, des hymnes clamant que malgré la récente expérience de notre vulnérabilité, nous étions fiers d'être qui nous étions, que nous aimions notre pays devenu subitement pauvre et en danger. Des gestes de réconciliation avec nos concitoyens musulmans eurent lieu, et à tous les niveaux, on a répété qu'il ne pouvait y avoir de discrimination raciale ou religieuse, qu'on ne la tolérerait pas. Du coup, il n'y avait plus de Noirs ou de Blancs, d'Hispaniques ou d'Asiatiques,

de riches ou de pauvres. Quelque chose de merveilleux était en train de se produire, une unité jamais expérimentée auparavant.

Ce furent des jours de grande grâce, où se manifesta le meilleur de ce pays, un moment où, peut-être, les Etats-Unis vécurent au mieux leurs idéaux fondateurs, où il devenait possible d'espérer que la tragédie conduirait la nation blessée à accepter humblement l'aide et la sympathie des autres, à reconnaître avec modestie sa place dans la communauté mondiale pour y travailler avec d'autres à l'éradication des causes du terrorisme, à remercier les autres nations pour leurs gestes de compassion, à réviser sa méfiance envers les autres et son esprit de supériorité. Une telle conversion aurait pu aboutir à un nouvel ordre mondial basé sur la justice et la fraternité face au mal. C'était une possibilité réelle.

La grâce refusée

Nous savons ce qui s'est passé. Le gouvernement américain l'a rejetée comme un signe de faiblesse et a décidé de se venger unilatéralement, brutalement, stupidement. Rejeter la grâce de Dieu est un acte redoutable et très sérieux. Nous pouvions choisir entre le mieux et le pire ; une fois le choix opéré, les conséquences étaient inévitables. Qui perd sa boussole morale se détruit et se contredit.

N'y a-t-il pas eu un moment d'hésitation ? Je crois que oui. Durant les jours qui suivirent le désastre, le gouvernement ne parut pas vraiment savoir quelle réponse apporter et, de fait, quelques-unes de ses premières réactions ont été admirables. Mais ce qui aurait pu constituer une expérience de conversion s'est transformé en un endurcissement du cœur et un aveuglement obstiné.

Où étaient les Eglises en ce moment critique ? Elles soulageaient les personnes et les reconfortaient, leur donnant un peu d'espérance, mais elles n'ont pas su reconnaître l'heure de la grâce ni rendre un témoignage prophétique. Il ne faut pas trop leur en vouloir. On voit mieux les choses avec le recul. Au moment même, les gens d'Eglise étaient aussi bouleversés et désorientés que leurs concitoyens. L'ambiance était telle qu'ils risquaient d'être mal compris. Mais ce manque de réaction leur coûta cher par la suite, quand les choses dégringolèrent. N'ayant pas offert d'autres options, elles ne purent que suivre le déroulement des événements, jusqu'à ce qu'il soit trop tard, lorsque le scandale des prêtres pédophiles enleva à l'Eglise une grande partie de son autorité morale.

Garder l'espoir en l'Esprit

La justice respecte les droits humains car elle est fondée sur la vérité. La vengeance ne les respecte pas car elle se fonde sur la haine. Ce qui n'empêche pas le gouvernement de Bush de se réclamer d'une mission divine pour « éliminer le mal dans le monde » !¹ Ce que Jésus n'a pas pu faire, Bush va l'accomplir ! Cette mission est la plus noble qu'on puisse imaginer, aussi la fin justifie-t-elle les moyens.

Voici de nouveau cette pseudo-théologie de l'Amérique « pays choisi », instrument de Dieu, juge du bien et du mal, nation qui se tient au-dessus des lois qui régissent les autres. Nous avons déjà été prévenus des ruses de celui qui se déguise en ange de lumière ; il nous a été dit qu'on le reconnaîtrait à ses fruits. Tout n'est pas perdu pour autant. L'idéal américain d'une société juste et fraternelle vit encore. Il y a une décence de base chez le peuple américain et des

potentialités de révision et de changement. Les contradictions, les mensonges et l'hypocrisie du régime de Bush deviennent de plus en plus manifestes ; le niveau de tolérance semble avoir atteint son comble.

Reste un vide, l'absence de voix prophétiques, claires et entraînantes comme celles de Martin Luther King et de Robert Kennedy, qui rassemblent et mobilisent les potentialités de ce peuple et lui donnent de croire qu'un monde différent est encore possible. Entre-temps, les semences de destruction sont à l'œuvre. L'irresponsabilité du gouvernement de Bush dans tous les domaines, économique, écologique, politique (tant intérieure qu'internationale), fait des ravages.

L'humiliation du 11 septembre a été soudaine, brutale et inattendue. Celle qui s'ensuit, suite aux choix du gouvernement, est plus progressive, mais non moins réelle et profonde. Avec ou sans prophétie, le don de Dieu sera renouvelé, et peut-être alors le peuple américain, grâce à une sagesse amèrement acquise, saura-t-il redécouvrir les vraies valeurs chrétiennes et les béatitudes promises aux pauvres, aux miséricordieux, aux artisans de paix et aux affamés de justice. Peut-être apprendra-il qu'avant de sauver le monde, il faut être soi-même sauvé et que cela passe par les autres. L'Esprit qui donne la vie, la sagesse et la prudence a été envoyé pour être avec nous jusqu'à la fin des jours. Cet Esprit est plus fort que la bêtise des hommes.

J. R.

1 • Discours tenu par Bush à la cathédrale nationale (Washington), le 15 septembre 2001.